



THOMAS DUTRONC

SAÏD TAGHMAOUI

CONFESSIION D'UN DRAGUEUR

UN FILM D'ALAIN SORAL



La bande originale inspirée du film
sera disponible chez UNIVERSAL début juillet
incluant le titre de Patrick COUTIN, « J'aime regarder les filles »,
et les plus grandes chansons françaises
sur la thématique de la drague (Johnny HALLYDAY, Claude NOUGARO,
Jacques DUTRONC, Serge GAINSBOURG, etc)



Contact U.L.M. / UNIVERSAL : Charlotte LAIR
Tél. : 01 44 41 94 25 - Fax : 01 44 41 91 12
e-mail : charlotte.lair@umusic.com





Synopsis

Dans un Paris estival et léger, **Paul** (Thomas Dutronc) provincial, livresque, monté à Paris pour intégrer Sciences-Po, lit sur un banc au jardin du Luxembourg. Un après-midi, alors qu'il suit **timidement** une jeune fille qu'il a remarquée depuis plusieurs jours, il fait la rencontre de **Fab** (Saïd Taghmaoui) personnage fonceur et efficace qui va l'initier à la **drague** de la rue. D'abord apprentissage consigné chaque soir dans son journal **intime**, puis pratique douteuse à la limite de la délinquance, Paul prendra bientôt ses distances avec son **mentor** pour retourner à ses études, trahissant au passage celui qui lui avait donné son savoir et son **amitié**.

Alain Soral

Quel a été votre parcours avant de passer à la mise en scène ?

J'ai fait des choses très différentes. Pour faire vite : 1976, arrivée à Paris avec un sac à dos. Pour avoir la Sécurité sociale, et n'étant pas bachelier, je passe deux concours, l'École nationale supérieure des beaux-arts et l'École des hautes études en sciences sociales. Une double démarche qui correspond sans doute à ma double sensibilité, l'art et le concept : comprendre le monde dans lequel on vit avant de prétendre y exprimer un quelconque point de vue...

Bref, à 18 ans, je me retrouve surtout punk aux Halles et, comme tous les branchés de la première heure, j'incruste, fort de ce titre, les milieux mondains de la capitale. Comme j'avais aussi cette méchanceté adolescente du paumé qui en veut, j'avais la cote avec les filles de la bourgeoisie. Incruster l'appartement de leurs parents était pour moi un moyen de survie et d'apprentissage : je me plongeais dans leurs bibliothèques. Ainsi, j'ai appris l'histoire de l'art chez la fille d'un grand psychanalyste lacanien, puis l'économie politique (notamment l'histoire du mouvement ouvrier) chez la mère d'une de ses copines, journaliste, pour qui je l'avais quittée. Bref, j'ai surtout fait mes humanités par la cuisine ! Un petit bagage qui m'a permis ensuite de gagner ma vie dans la com : critique d'art, média-planneur, conférencier. Sans oublier une longue activité de rewriting d'interviews dans la presse, d'où je tiens ma science du dialogue !

Vous avez publié plusieurs livres aussi.

Cinq à ce jour. Mon premier livre, *Les Mouvements de mode expliqués aux parents*, co-écrit avec un ami universitaire dont les parents m'avaient à leur tour recueilli, fut, miracle, un best-seller. Je me suis retrouvé pour la première fois avec un petit capital et une carte de visite un peu prestigieuse :



écrivain, spécialiste de la mode. Durant trois ans, j'ai enseigné la « sociologie du vêtement » à l'école Esmod. À 1 500 F de l'heure, ça m'a permis de passer le reste de mon temps à draguer. Une pratique un peu honteuse et plutôt désespérée que je justifiais par l'idée d'en faire aussi un livre. Ce fut d'abord un roman, *La Vie d'un vaurien*, puis un essai, *Sociologie du dragueur*, ouvrage de fond qui fait de moi aujourd'hui le grand spécialiste de la question sur les deux continents (le livre en est à sa quatrième réédition) !

C'est donc en baratinant les filles que vous avez eu l'idée de ce film ?

Oui. Le film est parti de ces deux bouquins, mi-art, mi-essai. Sans oublier ma fréquentation assidue des terrasses de café, d'où on peut, à loisir, observer le spectacle du monde et se lier d'amitié avec ces personnages si intéressants que sont les déclassés. C'est en traînant aux Halles dans les années 80 que j'ai pu côtoyer les deux dragueurs les plus fortiches (à part moi !) qu'il m'ait été donné de rencontrer : Francis l'Antillais et Laurent le Kabyle.

D'où l'idée d'associer un débutant à un expert de la drague dans le film ?

L'idée était de raconter avec humour, mais rigueur, ce sujet absolument universel : comment pénétrer l'inconnue ? Il y a une technique pour



emballer les filles. Draguer c'est comme conduire, ça s'apprend. J'ai donc pris deux personnages : un novice, Paul (Thomas Dutronc), et un initié, Fabio (Saïd Taghmaoui). Au premier plan, il y a l'apprentissage de la drague avec toutes sortes de situations pédagogiques amusantes. C'est assez marrant de voir Saïd Taghmaoui, le petit arabe de *La Haine*, donner une leçon de drague au fils de Jacques Dutronc, réputé le plus grand play-boy des années 70 ! Au second plan, c'est aussi la rencontre, l'attirance, puis la confrontation de deux garçons issus de milieux différents. À une autre époque, on aurait dit : « *Un film sur les rapports de classes...* »

Fabio, le jeune arabe, se fait passer pour un italien.

Quand on est très brun, l'expérience vous apprend que, pour draguer, il vaut mieux se faire passer pour un Latin que pour un Arabe. C'est aussi un petit clin d'œil au « ragazzo » des films italiens des années 60. L'époque reine d'un cinéma d'auteur populaire, à la fois comique et social, dont je me sens très proche, et dont l'actuel cinéma français – issu de la nouvelle vague – me semble fort loin. Un milieu du cinéma dit d'auteur qui me semble par contre très proche du personnage de Paul : moyen bourgeois de province monté à Paris pour faire Sciences-Po, cette pseudo grande école où jadis on envoyait les filles

de bonnes familles en attendant qu'elles se marient. Comme mon personnage, l'adolescent livresque de ce milieu a souvent tendance à prendre le réalisme du populo pour une faute de goût.

C'est vrai que le discours de Fabio sur les femmes est plutôt cru...

Au départ tout porte à croire que Fabio est un salaud vulgaire, Paul un délicat sentimental. En fait, comme souvent dans la vie, derrière la grande gueule cynique se cache un sensible lucide un peu désespéré. Derrière le timide, un orgueilleux qui attend son heure, finalement pas si élégant que ça.

Paul drague en faisant le coup de l'amnésique, c'était votre truc pour séduire ?

Le début du film est un authentique manuel de drague, Fabio prend le spectateur par la main et il lui dit, « *Viens, je vais t'apprendre à dragueur !* ». D'abord, il lui montre les lieux et comment les utiliser. En ce sens *Confession d'un dragueur* est aussi un film sur Paris, le Paris populaire et le Paris bourgeois... Le terrain balisé, on apprend les combines, dont le fameux coup de l'amnésique que j'ai moi-même beaucoup pratiqué ! Vous savez, quand on aborde une fille dans la rue on a très peu de temps, il faut être imaginatif. La clé c'est de parvenir à passer en douceur les deux premières minutes où elle vous envoie



forcément balader. Une fois assis avec elle en terrasse avec l'investissement minimum d'un café, pour peu qu'on sache la faire rire et la faire rêver, tout devient possible.

Et dans le cas contraire ?

Retour à la chambre de bonne et au rouleau de Sopalin. La masturbation étant la plus fidèle compagne de l'adolescent, de quelque milieu qu'il soit.

Fabio dit à Paul qu'il a appris à draguer à force de se prendre des « râteaux » !

Contrairement au séducteur, le dragueur est un gars modeste, sa piètre condition le contraint au réalisme, il observe, il apprend. Vous savez, quand on habite de l'autre côté du périph' et qu'on a connu les longues attentes du bus de nuit place du Châtelet, on est très motivé pour trouver une fille chez qui dormir. Une étudiante de bonne famille qui vit avec un bébé chat dans un joli studio payé par les parents. On se dit : « Si elle a un chat, c'est qu'elle veut un mec. Il faut que je remplace le chat. » Quand on est dos au mur, on est plus efficace !

Fabio a des conclusions radicales, « Une meuf qui porte des talons hauts, c'est forcément une salope ! » dit-il. C'est un horrible macho ?

Et il ajoute : « Pourquoi tu crois que Mère Teresa mettait des talons plats ! » Encore une

fois, soyons réalistes : pourquoi les femmes portent du rouge à lèvres, des talons, des jupes qui montrent les jambes, si ce n'est pour augmenter leur potentiel d'attraction sexuelle ? Une fois, à la suite d'un pari, j'ai remonté l'avenue de Choisy habillé en femme, croyez-moi, tout cet attirail constitue une sacrée érotisation de l'espace et du corps ! Dans cet accoutrement, comment aurais-je pu m'offusquer qu'un brave mec me dise crûment qu'il me trouvait désirable ! À part aller emmerder une mère avec son enfant ou une travailleuse en plein effort, je ne trouve là rien de choquant ni pervers. C'est dans l'ordre de la nature.

Quel rapport Fabio souhaite-t-il vraiment avoir avec les femmes ?

Il y a, dans sa démarche, comme chez tout dragueur, une double dimension : sociale et pathologique. Désir de revanche de l'exclu qui rêve de baiser la bourgeoise pour qui il ressent fascination et haine. Démarche addictive du paumé qui cherche la femme comme l'enfant sa mère... Il faut se mettre dans la peau du jeune Arabe déraciné qui a vu son père dévirilisé par son statut d'esclave. Esclave d'une société anti-patriarcale où les femmes de la bourgeoisie montante ont pour lui une attitude méprisante, ô combien provocante !

Son père lui disait : « L'amour, c'est 100 F au bois ! »

Le potentiel de séduction d'un immigré est à peu près proportionnel à son pouvoir d'achat. Pour beaucoup de locataires célibataires des foyers de travailleurs, l'intimité possible avec une femme, c'est l'amour tarifé. Comme le dit Fabio à Paul qui ne peut pas comprendre : « Imagine la chance qu'a le balayeur, même super beau mec, de séduire un jour la bourgeoise, même de gauche, qui passe tous les jours devant son Sonacotra, imagine la violence ! » Car, en réalité, ce sont eux, les machos des sociétés patriarcales du sud de la Méditerranée qui vivent ici, sous le joug des bourgeoises blanches émancipées ! Quand elles ont fini de « brainstormer » dans leur agence de com, c'est un intérimaire tamoul qui vient vider les cendriers... Voilà le ressort objectif de la misogynie de Fabio, et elle est loin d'être gratuite.

Ces dragueurs ne regardent pas les femmes, ils louchent sur un sein, une paire de jambes, une paire de fesses. Ils violent la femme comme un objet. La personne est niée.

Bien sûr, le dragueur sur le plan affectif est un immature, sa sexualité, comme nous l'apprend la psychanalyse, est celle de l'objet partiel, il ne voit pas une femme mais, comme le nourrisson, une paire de seins, des jambes... Un cul qu'il veut pénétrer pour mettre fin à la perte d'intégrité que constitue son désir compulsif. Voilà pourquoi il n'y a aucune scène d'intimité dans le film : ni nudité ni sexe. Un film sur le désir et les femmes sans aucune scène de cul, c'est beau non ? En tout cas, ça change.

Ils causent, ils causent... mais ils ne baisent pas vos dragueurs !

Quand on drague, on a statistiquement beaucoup plus d'échecs que de réussites, le dragueur passe donc beaucoup plus de temps à parler qu'à baiser. Avec deux dragueurs, c'est pire, puisqu'en plus ils en parlent entre eux !

Vous faites de longs travellings sur les diverses exploitations de l'image de la femme dans les publicités.

Un film sur la drague c'est forcément un film sur le harcèlement. Pas le harcèlement sexuel dont se plaignent celles qui parlent au nom des femmes qui ne les ont pas mandatées – je veux parler des féministes – le vrai harcèlement sexuel, celui que subissent quotidiennement les hommes à travers la publicité. Tous ces corps de femmes sublimes qu'on leur jette au visage pour les pousser à consommer. Comparée à la réalité sexuelle, plutôt misérable du péquin moyen, cette véritable usine à fantasmes qu'est la publicité ne peut produire qu'une immense frustration... Tiens, pendant que je vous parle, j'ai sous les yeux une affiche de cinéma qui me jette au visage la magnifique paire de seins d'Aure Atika ! Me voilà encore poussé à désirer avec, pour seule réponse, du papier glacé ! Face à ce harcèlement, comment retrouver mon intégrité sinon dans l'apaisement post-coïtal ? Comme dit mon héros : « Les femmes si je les tire, en fait, c'est pour m'en débarrasser ! »

Vous ne craigniez pas que l'on accuse votre film de misogynie ?

Dans la mesure où ce point de vue du dragueur – montré c'est vrai sans concession – ne porte pas atteinte à leur pouvoir de décision, ni à leur intimité : non. Si l'on regarde le film honnêtement, les femmes s'en sortent



photos de charme ?

Je fais là un simple constat social : la précarité et la misère sont mère de la prostitution. Prostitution qui touche en premier lieu les femmes, même si on masque cette activité en recrudescence sous l'appellation soft de travailleuses volontaires du sexe (cf. *Ovidie*). Plus prosaïquement, des mecs proches du milieu font venir des filles de pays en faillite économique : Afrique, ex-pays soviétiques, avec comme moyen de pression la carte de séjour de trois mois renouvelable, à condition de travailler, mannequinat au rabais, escort-girl, cinéma X... C'est comme ça que de faux bookings en soirées mondaines, on se retrouve à vendre son cul pour bouffer... J'ai bien connu le genre de personnage de Fred : photographe bidon qui, au début, fait du composite en amateur à des gourdes qui se rêvent mannequin et qui se retrouve petit à petit rabatteur pour des investisseurs albanais, finalement très éloignés des questions artistiques ! Remarquez, si l'on compare avec Malaparte racontant dans *La Peau* comment les mères de familles de l'Italie du sud, poussées par la faim et la misère, amenaient leurs propres gosses se faire enculer par nos tirailleurs sénégalais, tout ça, finalement, c'est de la petite bière !

Pas vraiment, la scène du tabassage d'un homosexuel est quand même très violente. Vous voulez provoquer ?

La mainmise de la publicité sur le cinéma, via l'indispensable diffusion télé, exige peu à peu de tout film français, qu'il se réduise à une succession d'images d'Épinal au service du catéchisme social-démocrate. Ainsi, plus notre société néo-libérale est violente, plus se fait grande la dictature télévisuelle des bons sentiments. Moi, il me semble que montrer la vérité la plus crue est une démarche bien plus respectueuse du public. Quant à devoir me justifier d'une scène dans une œuvre cinématographique, je dirais, pour tenter de passer la censure, qu'elle est justifiée par un engrenage fatal de frustrations et de ratages. Elle dit d'ailleurs autre chose que ce qu'elle montre : à savoir, non pas la violence d'un petit voyou maghrébin envers un zélateur de l'école de Tanger, mais l'attitude foncièrement

malsaine et lâche d'un petit bourgeois voyeur...

C'est d'ailleurs Paul qui frappe et Fabio qui l'arrête...

De toute façon, quelle que soit la violence de cette scène, ce qui est réaliste n'est jamais gratuit. J'ajouterais, pour les cinéphiles, qu'il existe une scène à peu près identique dans *Le Thé au harem d'Archimède* sans que ça n'ait jamais posé aucun problème à la critique, que *Le Droit du plus fort* de Rainer Werner Fassbinder est un film bien plus dur que le mien à l'égard du milieu homosexuel, qu'on ne s'est jamais choqué qu'on tabasse un mendiant aveugle dans *Les Oubliés* de Buñuel, sans parler du très beau *Seul contre tous* de Gaspar Noé.

Pour approfondir cette question homosexuelle, il y aurait une certaine attirance entre Fabio et Paul ?

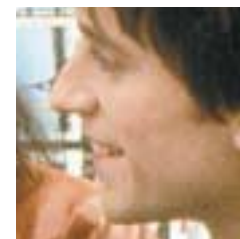
Il est évident pour moi que *Confession d'un dragueur* est, en plus d'un film sur les femmes et les rapports de classes, une histoire d'amour entre deux garçons. Le triolisme, quand deux garçons, par amitié, couchent ensemble avec la même fille, expérience typique de l'adolescence, est une forme sublimée d'homosexualité.

Vous insistez beaucoup sur l'immoralité de Paul mais, tout le long du film, il ne fait jamais que suivre Fabio...

Oui, mais il écrit, il tient un journal à l'insu de l'autre, théorisant assez froidement ce que Fabio vit sans calcul. C'est une constante de notre société : les gens cultivés commentent et dissèquent ce que d'autres vivent à leur place. N'ayant, comme Paul, guère d'autre épaisseur que leurs arrière-pensées. N'oubliez pas que, sous l'ancien régime, la voie royale de la littérature n'était pas la branchitude alcoolisée style Beigbeder, mais l'armée (Laclos, Stendhal, Musil...) !

Dans la dernière partie du film, le ton bascule, les personnages se montrent sous des jours différents...

Je pense que les meilleures comédies sont les comédies grinçantes, celles dont le sens bascule dans la durée... Les comédies



gratuites manquent d'épaisseur, elles ont souvent du mal à terminer. N'oublions pas qu'au départ Fabio emballa la fille dont Paul est amoureux sous son nez ! Un adolescent amoureux pardonne rarement ces choses-là... Comme dans la théorie de René Girard, il se déroule en plus la fatalité du désir mimétique : l'admiration initiale génère l'imitation, l'imitation, la rivalité, et la rivalité, la trahison. Le suiveur doit tuer le modèle pour prendre sa place et exister. En fait – et c'est un autre message du film – seul le jaloux a un projet. Celui qui vit les choses dans leur immédiateté recherche surtout la grâce, le moment magique, il est à la fois ontologiquement plus fort et socialement plus fragile. Voilà pourquoi, dans la vie, ce sont souvent les méchants et les mauvais qui gagnent. Et que, pour les autres, on a inventé le ciel.

Cette histoire, finalement, c'est aussi à travers les filles : lequel des deux finira par « baiser » l'autre ?

Pour moi, cette histoire d'un tandem contre nature racontant la double fascination d'un déclassé pour un bourgeois, et d'un bourgeois pour un déclassé, est un peu la suite du *Fanfaron* de Dino Risi. La question est exactement la même : de celui qui a compris,

mais qui est mal né, ou de l'autre, empêtré dans sa culture et ses préjugés, lequel va s'en tirer ? Comme l'époque a changé, qu'on est aujourd'hui dans une période objective de régression sociale – finies les trente glorieuses –, cette fois c'est l'autre qui gagne.

Comment avez-vous eu l'idée du tandem Saïd Taghmaoui-Thomas Dutronc ?

Tous deux sont naturellement proches de mes personnages : Saïd est un roublard de banlieue qui sait très bien jouer sur l'image du petit beur plein de charme et d'excuses, Thomas est un faux naïf cultivé et très déterminé derrière une vraie timidité. Par ailleurs, il ne songe pas à le nier, c'est un authentique fils à papa ! En plus, tous deux ont parfaitement compris la dimension morale du scénario dès sa première lecture, ce qui n'a pas été si fréquent. Saïd, pourtant très demandé, s'est vraiment battu pour avoir le rôle, sans doute parce que le personnage de Fabio n'est pas une caricature bien pensante d'intégration. Thomas a d'abord refusé, arguant qu'il était musicien de jazz, pas acteur, ce qui était plutôt bon signe. Il sait que son engagement n'est pas étranger au nom qu'il porte mais, une fois cette évidence admise, nous n'en avons plus jamais parlé.

Alain Soral

1958-1975 Il a une enfance douloureuse de bourgeois déclassé. Fils d'un couple mal marié, il vit dans la terreur du père et la froide passivité de la mère.

1976 Il quitte à sa majorité le domicile parental de la Cité des Merlettes à Annemasse, après avoir cassé la gueule à son père, et monte à Paris.

1976-1978 Il vit de petits boulots (chantiers, voyages...) et loue pour 450 F par mois une chambre de bonne rue Fromentin.

1978-1980 Afin d'être couvert par la Sécurité Sociale et n'étant pas bachelier, il tente et réussit le concours des Beaux-Arts de Paris. Il découvre la lecture, notamment les poésies et essais de la collection 10/18 et les bacs de soldes des libraires du quartier Saint-Michel (1 pour 10 F, 3 pour 20 F).

1980-1984 Il se passionne pour la poésie et la philosophie, mais porte en lui une grande solitude affective.

Il s'inscrit dans la salle de boxe Pariset de la rue des Martyrs, puis à la salle Lafond, rue d'Enghein.

Il est recueilli par une famille d'universitaires et est admis, à titre d'élève stagiaire, à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales dans la classe de Cornelius Castoriadis. Il entreprend alors la rédaction d'un essai de sociologie populaire, *Les Mouvements de mode expliqués aux parents*, avec le fils de ses bienfaiteurs. Cet essai devient un best-seller. Peu de temps après, il se brouille avec ses différents mentors.

1984-1986 *Les Mouvements de mode expliqués aux parents* est traduit en japonais et, grâce à ses droits d'auteur, il s'installe rue Galande, dans l'ancienne fabrique d'instruments chirurgicaux Dufaut. Durant cette période, il échange des lettres avec son père incarcéré en Suisse à la prison fédérale de



Chênebourg et tombe dans une grave dépression.

Plutôt que d'accepter un poste de planneur-stratégie dans l'agence de publicité CLMBBDO, il dilapide son pécule en vêtements sur mesure à Londres, puis décide de suivre Laurent «le Kabyle» afin de se perfectionner dans la drague de rue.

1986-1988 Il est devenu un dragueur stakhanoviste et donne des cours de «Sociologie du vêtement» à l'École Esmod. Il rédige une «Sociologie du maquereau» et publie *La Création de mode*, essai de sociologie.

1988-1990 En délicatesse avec le fisc et d'humeur suicidaire, il décide d'aller vivre à la campagne et obtient, en consultant les petites annonces, un poste de gardien au Château de la Bossette, près de Dieppe, puis dans un ermitage en Côte d'Or. Il y rédige son premier roman, *Le Jour et la nuit ou la vie d'un vaurien*.

1990-1992 Son livre est publié mais ne se vend pas. Cependant, il est contacté par divers producteurs.

C'est alors qu'il s'intéresse aux techniques cinématographiques. Il réalise deux films publicitaires pour Mélodie Moovies (Lauréat de l'aide sélective au court métrage) et écrit, puis réalise, *Chouabadaballet - une dispute amoureuse entre deux essuie-glaces*, court métrage qui sera diffusé sur Canal + (Label).

1992-1994 Son deuxième essai, *La Création de mode*, est traduit en anglais et en portugais. Il est licencié amateur au club de boxe de Jean Bretonnel : un combat, une défaite.

Suite au décès de son père, il part au Zimbabwe comme reporter et entre au Parti Communiste, cellule Paul Langevin. De retour à Paris, il écrit et réalise *Les Rameurs, misère affective et culture physique* à Carrières-sur-Seine (label, prime et prix). Il écrit ensuite *Les*



Vauriens et *Z'y va !* pour Agat Films. Le long métrage monte en plénière au C.N.C. mais c'est Bernard-Henri Lévy qui aura l'argent.

1994-1996 Il se plonge dans une lecture approfondie de Marx, Lukacs, Wallon, Goldmann et Clouscard, et se remet au journalisme avant de partir au Brésil pour une tournée de conférences sur la «Création de mode» il sera payé en dollars.

Il passe à l'émission de Mireille Dumas, *Bas les masques*, sur les dragueurs de rues. S'ensuivent diverses propositions d'éditeurs. Grâce à une avance, il part pour le pays Basque afin d'y rédiger, au calme, la *Sociologie du*

dragueur. Il entre à la section boxe de l'Aviron Bayonnais et rencontre sa future femme, Maylis Bourdenx.

1996-1998 Il se marie avec Maylis Bourdenx. Suite au relatif succès de *Sociologie du dragueur* – trois éditions à ce jour –, il joue son propre rôle dans *Parfait Amour* de Catherine Breillat et s'achète une voiture.

1998-2000 Il se met à l'écriture du scénario de *Confession d'un dragueur* avec l'aide de Canal + Écriture pour Flach Film et attend maintenant après vous pour la suite...

Said Taghmaoui Fabio

Comment voyez-vous le personnage de Fabio ?

C'est un sniper de la drague ! Un beur de banlieue qui a transformé sa vie. Ses failles témoignent d'une certaine condition sociale, mais il a su les transformer en armes, même s'il s'en sert parfois de façon pas très élégante. D'accord, il est un peu machiste, mais bon, on l'est tous ! À chacun de se corriger et de grandir. Après, si les gens veulent se mentir à eux-mêmes, ça les concerne... En fait, pour Fabio, cette espèce d'acharnement dans la drague sert à combler un manque d'amour, il n'a pas été beaucoup aimé par son père. Draguer donne un sens à sa vie. Peu importe les trophées, peut importe si les femmes abordées sont belles ou tartes, c'est juste une revanche à prendre. Là aussi, on lui ressemble quelque part, la drague est un thème universel qui concerne tout le monde. Et pourquoi on drague ? Pour régler nos histoires avec les femmes, pour régler notre propre histoire ? On ne sait pas trop... Peut-être est-il aussi incapable d'aimer ? Pour lui, l'amour est un truc étrange, il en a un peu peur. Derrière la comédie, il y a une lecture intéressante sur les rapports de classes, sur l'homme.

Fabio dit : « Perdre son temps à draguer les femmes, c'est un truc de looser. »

Oui. C'est peut-être agréable de passer son temps à passer d'une fille à l'autre, mais c'est facile. Comme dit Fabio : « *Un minimum de technique et du sans-gêne, c'est vraiment pas sorcier.* » La drague demande une certaine science, mais trouver la bonne personne, la séduire et construire son avenir avec elle, c'est quand même autre chose...

Vous êtes un peu Fabio dans la vie ?

Je suis beaucoup plus romantique que le personnage. Mes bases sont plus solides. Le couple de mes parents, avec leurs huit enfants, est un exemple de réussite harmonieuse que je tends à reproduire. L'équilibre familial est nécessaire à l'évolution de ma vie.



Vous n'êtes pas un dragueur alors ?

Pas trop en fait, séducteur peut-être... Il y a une grande différence entre la drague et la séduction. La drague est liée à une forme de consommation, la séduction oblige à être plus sincère. J'adore charmer, j'adore faire des rencontres, parler, communiquer, je suis acteur, ça fait partie du jeu ! De là à passer à l'acte, c'est autre chose.

Comment expliquez-vous que Fabio prenne sous son aile Paul, le petit bourgeois ?

Comme tous les alcoolos ou les grands drogués, Fabio, qui est un malade de la drague, a besoin d'avoir quelqu'un à ses côtés pour partager son vice, pour avoir l'impression d'exister, il lui faut un miroir. Sa vie est tellement triste que s'il ne prend pas un jeune pour lui dire, « *Regarde comme je cartonne !* », il n'existe plus. Il est très seul, Fabio, très, très seul.

Il se fait passer pour un Italien, c'est pour la frime ?

C'est une ruse de guerre. Un clin d'œil au « latin lover ». Là aussi, on en revient à la situation sociale. En tant que beur, Fabio est dans la non-acceptation. Il a une espèce de complexe d'infériorité, parce qu'on ne reconnaît pas qu'il peut avoir des sentiments nobles et de belles douleurs, tout simplement, et ça, ça peut être terrible. Certains peuvent surfer au-dessus de

tout ça, et même transformer les failles, faire des choses positives, devenir de grands artistes, de grands sportifs, de grands écrivains. D'autres rament pour atteindre le bord. Le personnage de Fabio reflète un peu le drame de notre émigration : le manque de communication, le manque affectif, le manque de devoir de mémoire qu'on n'a pas su faire en France. Avec les barrières sociales, les barrières éducatives, un détachement, une grande distance s'est créée avec les gens des banlieues comme Fabio. C'est un drame parce que dans n'importe quel quartier prolétaire de France et de Navarre aucun jeune ne dit, « *Je suis fier d'être français* », alors qu'aux Etats-Unis, n'importe quel mec dira, avec un accent asiatique ou chicano à couper au couteau, « *I'm proud to be american* ».

C'est vous qui avez imaginé le look de Fabio, cheveux longs et petite barbiche ?

Avec Alain, on voulait donner un côté un peu étrange au personnage et aussi avoir une sorte d'autodérision. Fabio a un côté burlesque, on a envie de rire en le voyant. Lui se prend très au sérieux. C'est ça qui est drôle, quand les gens se prennent au sérieux alors qu'ils nous amusent. J'aime bien les compositions et puis ça m'éloignait de ce que j'avais fait auparavant.

À la fin, Fabio se fait avoir par Paul...

C'est une pure trahison, Paul l'a utilisé en fait. Ce personnage est assez moche, finalement, c'est le plus dangereux des deux. Il calcule tout, c'est un énarque. J'imagine que si Paul croisait un mec en train de crever de soif dans le désert, il lui dirait avec des mots choisis : « *Si vous prolongez votre exposition au soleil, vous allez probablement décéder dans tant de minutes...* ». Il lui tiendrait tout un discours, alors que Fabio s'approcherait et donnerait immédiatement à boire au type !

Comment définiriez-vous Alain Soral ?

C'est une bombe ! Un écorché vif, mais derrière la carapace, il y a un homme très attachant humainement. Alain est sensible à des valeurs de base qui nous concernent tous. Il les défend avec une certaine noblesse. Il a une culture impressionnante. Moi, je l'aime ce monsieur, vraiment, profondément, avec ses défauts et ses qualités.

Et comment définiriez-vous son film ?

Un film couillu ! Un film honnête parce qu'il raconte tout ce qu'on vit et qu'on n'ose pas dire. Il n'y a qu'à écouter les dialogues, ils sont d'une violence, mais aussi d'une simplicité, d'une vérité terrible ! Alain montre la petitesse humaine qu'on a en chacun de nous. Il analyse la société, les femmes, l'homme tel qu'il est, un peu machiste aussi, avec un regard acerbe. Le travail d'acteur m'a aussi beaucoup intéressé : le ton, le rythme, et l'ambiguïté du personnage. Je n'ai pas voulu jouer des émotions, mais être émouvant, sans l'afficher, parce qu'en général, les gens émouvants ne montrent pas trop leurs émotions, ils les cachent profondément en eux.

Vous faites une carrière internationale, c'est rare pour un acteur français.

Justement, mon pays, c'est la France ! C'est un choix de faire un film comme celui-ci. J'essaie toujours d'être sincère et de faire mon travail d'acteur pleinement. Les vingt et un films que j'ai tournés, tous différents les uns des autres, ont des thèmes qui me touchent. À un moment donné, je crois à quelqu'un qui croit à son film, et à ce qu'il raconte. En tout cas, je me fais cette idée-là de la vie.

FILMOGRAPHIE

Après avoir joué dans différents courts métrages, téléfilms et au théâtre, Said Taghmaoui a tourné dans de nombreux longs métrages tant en France qu'à l'étranger, notamment dans :

- 1994** LA HAINE Mathieu Kassovitz
Prix de la mise en scène au festival de Cannes
- 1995** 3 "césar" 1995 - Félix d'or Festival de Berlin
- 1996** HEROINES Gérard Krawczyk
GO FOR GOLD Lucian Segura
- 1997** SAMIR Rachid Benhadji
LE TEMPS DE L'INNOCENCE Vincenzo Terracciano
- ONOREVOLLI DETENUTI Giancarlo Planta
Sélection officielle au Festival de Venise
- LES JARDINS DE L'EDEN Alessandro d'Alatri
Sélection officielle au Festival de Venise
- HIDEOUS KINKY Gillies Mackinnon
- 1998** LA TAULE Alain Robak
TORBALL Stephano Incerti
- 1999** THREE KINGS David O'Russel
LAST MINUTE KASBAH Michael Venning
ROOM TO RENT Khaled El Hagar
ALI ZAZOUA Nabyl Ayouch
- 2000** GAMER Zak Fishman

Thomas Dutronc

Paul

Qu'est-ce qui vous a décidé à faire ce film ?

Quand je dis à mes amis musiciens, « *Je joue dans un film qui s'appelle Confession d'un dragueur* », le titre les fait tout de suite marrer, c'est déjà un bon point.

Ce premier rôle, c'est le hasard, ou bien un réel désir de devenir comédien ?

Il y a un an, quand Alain Soral m'a parlé de son projet en me disant qu'il pensait à moi, je lui ai répondu que je ne me sentais pas prêt à assumer un premier rôle et que je ne voulais pas voler le boulot aux comédiens. On a parlé de jazz, il m'a présenté Jean-Louis Bompont, son ami chef-opérateur qui travaille avec Michel Gondry et qui joue du vibraphone. On a sympathisé et on a joué de temps en temps ensemble. Le temps a passé, un jour Jean-Louis m'a dit : « *Tu sais, Alain a trouvé un financement, le film se fait et il pense toujours à toi.* » Alain a vraiment insisté, je ne pouvais décemment pas refuser une telle offre. Ce qui m'a plu aussi, c'est qu'Alain ne m'a pas caché que ce serait marrant que le fils de Dutronc, l'interprète des « Play-boys », joue un timide de la drague. Il a été direct et j'ai aimé ce côté.

Comment voyez-vous le personnage de Paul ?

C'est un fils de bonne famille, un provincial qui débarque à Paris pour préparer Sciences-Po. Il est un peu pataud avec les filles, les leçons de drague de Fabio vont le dégourdir ! Paul est fasciné par ce côté obsessionnel de Fabio, un garçon complètement excentrique qui convoite tout ce qui bouge. À travers mon regard, on observe les ruses de Fabio, les trucs dont il se sert pour « lever des filles ». Ses abus aussi... Fabio est affamé. Paul est un peu le narrateur, le voyeur, il tient du spectateur.

Paul en est encore au plaisir solitaire...

Et au rouleau de Sopalin ! Et oui, quand on n'a pas encore de copine, il faut bien s'organiser.



Peut-être que ça va éviter à Paul de commettre un viol et, à nous, un film sur les *serial killers* !

Qu'est-ce qui fascine Paul chez Fabio ?

Fabio donne à Paul l'occasion de voir autre chose, d'aller un peu à l'aventure, de sortir de son monde. À cet âge-là, pour peu que l'on soit timide, on est facilement fasciné par des personnages extravagants, fous, à notre opposé. Et on a envie de les suivre. Le contraste entre ces deux personnages est intéressant. L'un se sert de l'autre et vice versa. L'un vient de la rue, l'autre est un fils de bonne famille, mais, en fait, on est tous les deux des petites crapules.

Pour Alain Soral, il y aurait comme une forme d'homosexualité entre ces deux garçons...

Hum... Il y a une vraie attirance de l'un vers l'autre. On y a pensé en jouant certaines scènes. Maintenant, que ce soit sexuel... C'est un rapport d'attirance et de répulsion.

Dans ce sens, il y a une forme d'amour, enfin, c'est un bien grand mot, bien que l'on puisse être « amoureux » de quelqu'un pour son talent ou sa personnalité, sans pour autant s'enfermer avec lui dans les vestiaires du gymnase ! Finalement, il n'y a aucune scène sexuelle dans le film. C'est aussi ce qui me plaît chez Alain, il peut aller loin avec une grande pudeur. Il peut être féroce et provocateur, mais toujours avec cet amour, ce respect profond de l'être humain... Je n'ai pas de préjugés, mais je suis assez pudique et je n'aurais pas voulu tourner des scènes d'amour, des scènes de nudité. Je préfère quand l'action avance et, à mon goût, les scènes charnelles ne servent que trop rarement l'histoire. Le film est frais, on est dans le ton des comédies dramatiques italiennes des années 60. En fait, ces deux-là, ils parlent beaucoup, mais ils passent rarement à l'acte. Leur tableau de chasse n'est pas très fourni. Enfin, au moins ils essaient et leur détermination, mal placée

peut-être, les rend attachants...

Dans la dernière partie du film, Paul trahit son ami...

L'idée de jouer un salaud, un hypocrite me plaisait beaucoup. Mais pour entrer dans la peau de Paul j'ai eu besoin de le comprendre plus profondément, donc de justifier sa conduite et de la vivre de l'intérieur. Finalement, je ne pouvais plus condamner mon personnage, même si l'histoire montre qu'il est un peu salaud. Je comprenais sa logique. Chacun a profité de l'autre. Ça arrive bien dans la vie, à cet âge-là où tout change très vite, on est excessif, on peut être fou d'amitié pour quelqu'un et, d'un seul coup, le jeter, le renier.

Vous vous reconnaissez dans ce « faux naïf » ?

Pas trop. En fait, Paul est beaucoup plus jeune que moi. Il doit avoir dans les 19 ans, j'en ai 28. On partage sans doute avec Paul une sorte de timidité, de réserve. À cet âge, avec les filles, on est tous un peu rêveurs et romantiques, prêts à vivre d'intenses passions, prêts à sauver la belle sur notre beau cheval blanc. Mais, en même temps, les jupons qui passent ne nous laissent jamais indifférents. Il faut parfois le reconnaître, même si la belle est déjà sur notre cheval !

Êtes-vous dragueur ?

Non, pas excessivement. Je suis plutôt un amoureux fidèle. Mais c'est ma vie privée tout ça.

Le coup de « l'amnésique », vous l'avez expérimenté ?

Dans ma situation, en tant que « fils de », si je dis que je suis amnésique, personne ne va me croire !

Alors, pour séduire, quelle est votre arme ? Vous avez « Un truc tabou, un joujou extra qui fait crac boum hue » ?

En matière de drague, on le voit dans le film, il faut vraiment y aller. Ça marche si on s'en donne les moyens. Comme dans tout. Si on veut faire de la musique, il faut travailler son instrument !

Il y a des scènes que vous appréhendez ?

Le budget réduit du film imposait un tournage



Patrick Coutin Compositeur

Qu'est-ce qui avait inspiré votre chanson, « J'aime regarder les filles » ?

La frustration. J'étais cloué en studio, en plein mois d'août, tous mes copains traînaient sur la plage en fumant des joints...

À l'époque de sa sortie, la chanson avait connu des petits problèmes de censure ?

A cause de la bêtise de certains médias qui censuraient une chanson pour les mêmes raisons qu'ils les diffusent aujourd'hui, parce qu'ils la jugeaient trop sexy ou violente... Cela pourrait poser la question de la place de la bêtise dans le progrès !

Vous trouvez qu'il y a une ressemblance entre votre chanson et le film ?

Pas réellement, du moins au premier degré. Je crois que la chanson parle plus de la frustration absolue. Mais cela se rejoint. La chanson dit : « Plus je les regarde, plus je suis frustré, et plus j'aime ma frustration... » Le film dit : « Plus tu baisses, plus tu es triste. » Ça se ressemble et le résultat est le même, avec une différence : l'un rame, l'autre pas. Même chez Hegel, il vaut toujours mieux être le maître.

C'est la première fois que vous autorisez une de vos chansons dans un film.

Pour être précis, j'ai déjà autorisé Patrick Timsit, que j'aime bien, à utiliser un bout de la chanson dans son *Quasimodo* pour une scène de torture ! En ce qui concerne le film de Soral, c'est une autre histoire. Alain utilise près de huit minutes de la chanson. Il y a donc une sorte d'imbrication, voire de promiscuité. Bon, j'étais un peu réticent à l'idée, puis il m'a semblé que c'était un mariage honteux, mais intéressant !

Qu'est-ce que vous appréciez particulièrement dans ce film ?

Son radicalisme. Le discours est à plusieurs niveaux, la critique du sexe en tant que spectacle inconsommable – donc parfait produit de consommation – est radicale. Les dialogues sont

rapide, chaque scène était un véritable enjeu, on n'avait pas trop le droit à l'erreur. Ce qui n'empêchait pas d'avoir parfois des crises de fous rires. Pour la scène avec Catherine Lachens, par exemple. Catherine est drôle, elle y va, on était morts de rire avec Saïd ! Saïd a une pêche incroyable. Il se bat comme un fou dans la vie et je respecte ça énormément. C'est un sacré charmeur. On est « frères de galère » maintenant.

La scène où vous tabassez un type peut choquer, non ?

Elle s'inscrit dans l'histoire. Dans la vie, on ne fait pas que de bonnes actions. Cette scène fait suite à un trop plein de ratages, de frustrations. Il y a eu tous les lapins que les filles nous ont posés. D'un seul coup, Paul relâche son stress sur lui. Paul est pris dans un engrenage qui le pousse à être violent avec ce type qui rôde autour d'eux, qui a l'air d'être un pervers, un mec malsain, un soupeur peut-être ! Si on voulait être plus profond, on pourrait dire que c'est son propre côté pervers qu'il a du mal à assumer et que ça retombe sur ce pauvre type.

Comment définiriez-vous Alain Soral ?

J'aime beaucoup sa démesure dans la manière de voir les choses crûment et de ne pas être dupe en général. J'apprécie la dé-

mesure. Et puis, il a un petit côté mal aimé, mal compris qui est touchant. Son film est réussi dans le sens où il fait rire en nous renvoyant à notre côté sexuellement bestial que la décence nous interdit d'étaler. Du coup, on se laisse séduire par les audaces et les extravagances de Fabio.

Vous pensez pouvoir mener de front vos deux passions pour la musique et le cinéma ?

Justement, je me pose la question ! Ma passion première, j'en suis sûr, c'est la guitare, Django et le jazz – le jazz comme Thelonious Monk par exemple. Mais j'ai adoré le côté « travail très intense » sur un tournage, dans un temps limité, et partagé avec toute une équipe. Et puis, on ne peut pas refuser des propositions pareilles. Alors, si d'autres se présentent, il faut voir.

BIOGRAPHIE

Après avoir fait un peu de photographie et écrit trois textes sur l'album *Brèves Rencontres* aux côtés de son père, Thomas Dutronc découvre la guitare et particulièrement la musique de Django Reinhardt. Il commence alors une véritable carrière de musicien et a la chance de côtoyer certains des meilleurs musiciens manouches. Il signe un texte – « Mademoiselle » – sur le dernier album d'Henri Salvador.

Il apparaît dans le film *Le Derrière*, réalisé par Valérie Lemerrier. Le rôle de Paul dans *Confession d'un dragueur* est son premier grand rôle au cinéma.

drôles, mais ils tiennent plus de l'humour noir. Je connais peu Alain Soral, mais j'ai l'impression qu'il ressemble à son film. On n'aborde jamais la question de la consommation de l'autre sans y mettre un peu du sien, donc de soi.

Êtes-vous dragueur ?

Non. Je n'ai jamais dragué. Par timidité ou peut-être par découragement devant l'ampleur de la tâche. Comment imaginer les avoir toutes ? Et puis, j'ai souvent été dragué. Donc la séduction s'est faite sans effort. Avec des surprises parfois. Je me souviens d'une sortie de fête, avec deux copains... 18 ans, 5 heures du matin. On décide de se faire une pute au bois. Première pute. Elle nous demande de la ramener à Pigalle. On lui paye un café et on s'aperçoit que c'est un travelo. Première pipe par un homme... Ce qu'il y a de bien dans la drague, c'est de se balader dans les rues. J'aime les rues. Le spectacle y est celui du réel. Il y est totalement satisfaisant. Je me fous un peu des rencontres. Je n'ai pas l'impression que ce soit si rare de rencontrer les autres. Mais je suis fasciné par l'humanité en mouvement. Comme une fourmière dont aucun des individus ne connaît la finalité de ses actes, mais qui avance quand même vers un seul but... Lequel ? La rue, c'est la négation de la mort.

À quand une autre musique de film ?

Travailler pour le cinéma, pourquoi pas ? Il me serait agréable de travailler sur une musique de film dès le début, en même temps que l'écriture du scénario. Il faudra que j'en parle à Soral. En attendant, je travaille sur la sortie de l'album de Dick Rivers, que j'ai réalisé, et celle de mon nouvel album, en octobre.

BIOGRAPHIE

Journaliste musical, (*Rock & Folk*, *Le Monde de la musique*, *Télérama*), écrivain, réalisateur de clips, producteur (Michel Delpech, Dick Rivers, Jean-Pierre Morgand, Les Cafards...), Patrick Coutin s'impose en 1981 avec « J'aime regarder les filles ». Le sexe, thème récurrent de son répertoire rock, est mis en musique avec des textes bien écrits : « Fais-moi jouir », « Sexy Suzy », « Stone de ton corps » et, enfin, il enregistre le provocant « Un étranger dans la ville ». *L'Heure bleue*, un bel album à la couleur jazzy, déconcerte également ses fans. En 1993, il sort *Aimez-vous les uns les autres*. Prochain album : *Industrial Blues*, en septembre 2001 chez Universal.

Contacts : coutin.net

Directrice financière Marie-Agnès BROSSAUD
Administration Murielle CUSEY
Jean-Pierre BILLARD

Assistante du producteur Héléna MENDES
Régisseur général Samir LARIF
Assisté de Laurent CHARCHAUDE
Thomas DECROS
Christelle GERBER

Régisseur véhicules Jean-Philippe ROUMIEU
Chauffeurs Brialy MALONGA
Georges DAHAN
Akim CHIR
Daniel MINGUET

Chef costumière Martine BOURGEON
Costumier Alain BLANCHOT
Stagiaire Florence COMBACAL

Chef maquilleuse Claire MONNATTE
Assistée de Isabelle SAINTIVE
Irène OTTAVIS

Chef coiffeur Patrick PELOILLE
Assisté de Alexandra MATHIEU

Chef électricien Alain PAYET
Électriciens Mathieu GHEUX
Benoit DUPONT
Didier LARATTE
Samir MOUNDY
Bertrand BOURDEL

Groupmans Mickael HERBINIER
Mohamed Kamel LYOUBI

Chef machiniste Cyril LEGUENNEC
Machinistes Eric DAVID
Johan LECOMTE

Chargé de post-production Bernard BRUN
Chef monteuse Kako KELBER
Assistée de Stéphanie PEDELACQ
Fabien FERRERI

Stagiaire Benjamin LAMY

Chef monteur son Michel TROUILLARD
Assisté de Emmanuel ANGRAND

Montage des directs Sophie DUVILLIER
Bruitage Pascal MAZIERE
Mixage Eric TISSERAND
Williams SCHMIT

Recorder Salim AMRANI
Jean-François LEGER

Post-synchronisation Jean-Max MORISE
Perchman Olivier VILLETTE
Étalonnage Jean-Marc GREJOIS
Photographes Agence MPA STILLS

Une production Flach Film
Une coproduction France 2 Cinéma
Avec la participation de Canal +

Attachés de presse tournage Laurette MONCONDUIT et Jean-Marc FEYTOUT
Attachées de presse sortie Valérie SOLVIT

Publicité, promotion
FKGB ARGUMENTS / Patricia BALÈS

Ventes à l'étranger
Flach Pyramide International - FPI

Sites Internet
www.flachfilm.com
www.confessiondragueur.com

Laboratoire GTC
Pellicule image KODAK
Matériel prises de vues IRIS CAMERA
Matériel électrique LOCAFLASH
Matériel machinerie TELEGRIP

Véhicules techniques GROUPE TSF
Matériel son TAPAGES
Repiquage DCA
Gardiennage et ventouse L.V.V
Coordination des cascades FIGLRAZ ACTION
Auditoriums AUDITEL
Post synchronisation STUDIO LINCOLN
Trucages numériques LABORATOIRES ECLAIR
Génériques et trucages optiques MICROFILMS
Assurances LES ASSURANCES CONTINENTALES
Cantine AUX FILMS DE L'EAU



Extraits textes

Les textes du power book sont extraits de *Sociologie du dragueur* d'Alain SORAL aux Éditions Blanche.
Le texte sur la danse contemporaine est extrait de *Danse avec technologie, le corps d'une utopie ou le corps d'un conflit*, avec l'aimable autorisation de monsieur Jean-Marc MATOS.

Extraits images

Théorème, Un film de Pier Paolo PASOLINI, avec l'aimable autorisation de Films Sans Frontières.
Émission *Paris Mode*, coproduction Paris Première / MCM Paris.
Interview de Pamela GOLBIN par Marie-Christiane MAREK.
Émission *Rive Droite, Rive Gauche*, Paris Première, Élisabeth QUIN.

Musique originale et arrangements de Patrick COUTIN
« J'AIME REGARDER LES FILLES » (Patrick COUTIN), avec l'aimable autorisation de LOUISE MUSIC. Publishing
1981 by EMI Songs France S.A.R.L, avec l'aimable autorisation des Editions EMI SONGS France S.A.R.L.

Coordination musicale Mathias BERNARD, Watoomama

Musiques additionnelles

« LEÏLA » - LAMINE
(A. Hamdi et F. Ouameur)
Titre extrait de l'album *LEÏLA*
(Pulsions Music / Wagram)
Avec l'aimable autorisation de PULSIONS MUSIC

« B-B BABY »
Composé par C. Lang, E. Cunningham
et P. Van Dyke
Éditions Chronic Trax
Avec l'aimable autorisation de Koka Média

« EVERYBODY »
Composé par C. Lang, E. Cunningham
et P. Van Dyke
Éditions Chronic Trax
Avec l'aimable autorisation de Koka Média

« IBIZA FIESTA »
Composé par O. Renoir
Éditions Koka Média
Avec l'aimable autorisation de Koka Média

« INDOOR FISHING »
Composé par O. Renoir
Éditions Koka Média
Avec l'aimable autorisation de Koka Média

« DANCEOLOGY »
Composé par P. Shaw et D. Rogers
Éditions Atmosphère
Avec l'aimable autorisation de Koka Média

« TECHNO JAM »
Composé par F. Masson
Éditions Koka Média
Avec l'aimable autorisation de Koka Média

« SERKYEM & GONG YANG Part I »
Traditionnel
Éditions Keytone Music

« SERKYEM & GONG YANG Part II »
Traditionnel / Chris Hinze
Éditions Keytone Music / Stemra

Remerciements

Le Bureau Parisien du Film Mesdames Brigitte BRAUNER et Monique CABARET
Messieurs Edouard et Thierry COURMES, Madame Carole CURTI - Monsieur Eric LAVILLAUGOUET
Monsieur Libertain LOUISON - Monsieur Marc RIVIERE, J.M.C Madame Jacqueline MAHE - Christian BOURGOIS ÉDITEUR
LA MUNICIPALITÉ DE PARIS - DIRECTION DE LA VOIRIE - LA PRÉFECTURE POLICE DE PARIS
GROUPEMENT DE LA GENDARMERIE DE MAULE - LYCEE LAVOISIER - NASHUATEC - FONDATION DE
L'ARMÉE DU SALUT - FILM MEDIA CONSULTANT - TOTHEME 54 - JTC VIDÉO - FRANCE TELECOM
AUTOMOBILES PEUGEOT - L'EMPIRE DU MARIAGE - LCI FRANPRIX

L'auteur du film Alain SORAL tient à remercier tout particulièrement
Bernard VERLAY - Gilles SANDOZ - Maya SERRULA - Ariel VENEZIANO - Nicolas BOUKHRIEF
Catherine BREILLAT - Jean-François LEPETIT et son petit bijou...